

## Lettre LXII Lettres persanes Montesquieu

### Introduction

Présentation de Montesquieu et des Lettres persanes (voir Biographie)

Contextualisation de la lettre dans l'œuvre et au sein du « roman du sérail »

La lettre LXII se situe, au sein de l'œuvre, trois ans après le départ d'Usbek. Celui-ci est à Paris. La lettre précédente évoque la cathédrale de Notre Dame de Paris dans laquelle Uzbek rencontre un prêtre qui lui explique l'ambiguïté de son statut de religieux; la lettre suivante est une lettre de Rica qui fait la satire du badinage des parisiens. Usbek s'est donc éloigné du sérail physiquement et psychologiquement. Les espoirs de retour se sont amoindris dans le cœur des femmes, elles considèrent, comme le montre la lettre de Zélis, le système despotique du sérail qui leur est imposé avec de la distance. Ce regard éloigné permet la conscience du sentiment d'insubordination face à l'absence de maître.

Au sein du « roman du sérail », cette lettre se situe après la lettre concernant les amours de l'eunuque blanc, Cosrou et l'esclave Zélide (qui pose la question de l'amour véritable et du mariage mais aussi de la liberté du choix amoureux) et avant la lettre du chef des eunuques noirs (Lettre LXIV) à Uzbek qui évoque la « confusion et le désordre épouvantables » dans lequel le sérail se trouve.

L'extrait étudié se compose de trois mouvements :

De la ligne 1 à 14 : De l'éducation des filles

De la ligne 15 à 36 : Nature et pouvoir de l'homme et de la femme

De la ligne 37 à 50 : Revanche ironique et insubordination pernicieuse de Zélis

Nous verrons donc à travers cet extrait comment l'esprit des lois vient aux femmes ? Comment Montesquieu critique le despotisme d'Usbek à travers une argumentation féminine savamment construite ?

### MOUVEMENT 1

De la ligne 1 à la ligne 14

Comme toute lettre, celle-ci commence par une information : Zélis, zélée, a introduit leur fille de sept ans dans le sérail alors que cela ne se faisait que vers l'âge de dix ans. Elle devance peut être ainsi les attentes d'Usbek mais le procédé, un peu grossier, peut s'avérer suspect pour le lecteur. Pourtant Zélis défend son choix, révélateur de sa passivité, « on ne saurait »(l.4)(on ne saurait = on ne peut). Cette tournure est ambiguë : « on ne peut priver... et donner ». La tournure élégante semble contredire l'action de Zélis. Il y a donc ironie. Les expressions « libertés de l'enfance » puis « éducation sainte » confirmée par « sacrés murs » accentue la figure de pensée. La synecdoque « murs » est suivie de la proposition subordonnée relative « où la pudeur habite » révèle une exagération. La fin de la lettre montre combien le discours de Zélis est double.

Ce premier mouvement porte donc sur l'éducation des filles. A travers le sérail, Montesquieu critique aussi la mise au couvent des jeunes filles françaises, seule éducation proposée aux jeunes filles nobles. Cette interprétation est possible car de la lettre 114 à 117, des comparaisons sont faites entre eunuques et prêtres, les deux lieux sont clos, les jeunes femmes y sont enfermées, toutes portent ou « prennent » des voiles. Diderot critiquera en 1760 cet enfermement des femmes contre leur gré dans son roman La religieuse.

Ce premier mouvement commence donc avec le groupe nominal « Ta fille », qui nous montre que Zélis tutoie Usbek mais cela nous montre aussi qu'elle est très directe.

On peut voir au début du paragraphe que Zélis commence par aborder l'éducation de la fille de Usbek puis plus le paragraphe progresse plus elle met en avant l'éducation des femmes en général. On voit que plus le texte avance, plus elle passe de la situation précise de cette jeune fille de sept ans à une situation beaucoup plus générale.

Le « je » (l.1 et l.8) est utilisé deux fois en début de paragraphe mais il s'efface progressivement, ce qui nous montre qu'elle ne s'inclut pas totalement dans son discours. Lorsque l'on avance dans le texte on peut remarquer que les « je » laisse place à des « elles » et des « on ». On peut aussi remarquer le « il » dans la question qu'elle pose « faut-il attendre », qui généralise le propos.

Le deuxième paragraphe commence donc par un « Car », conjonction de coordination explicative : elle explique sa position en s'opposant à « ces mères », que les deux propositions subordonnées relatives introduites par « qui » définissent : elles mettent leurs filles au sérail plutôt qu'elles ne les y consacrent. Dans ce passage s'opposent les champs lexicaux de la violence («violemment», «force», « renferment») et de la jeunesse («jeune», «enfance», « fille »). Le terme « consacrent » renvoie au sacré et au religieux du point de vue étymologique. Les filles doivent se dévouer au sérail. Les mères doivent leur « inspirer » ce dévouement selon Zélis.

Ce premier mouvement se clôt sur une question philosophique : la douceur de l'habitude est opposée à la force de la raison. Ici le terme de « force » montre que la raison peut devenir violente, et s'oppose de manière antithétique au terme « douceur ». Selon Aristote, on devient vertueux « par trois moyens, qui sont nature, **habitude**, **raison** ». Zélis dans son discours soulève le problème de la nature et de l'habitude qu'elle explicite dans le deuxième mouvement.

## MOUVEMENT 2

De la ligne 15 à la ligne 37

La nature de l'homme et son pouvoir, la nature de la femme

Dès l'amorce « C'est en vain », Zélis manifeste une vision négative à l'égard de l'idée que la nature des femmes est d'être les subordonnées des hommes. Implicitement elle conteste cet a priori (« qu'on fait sentir aux femmes », utilisation du pronom personnel indéfini « on » qui généralise le propos à toutes les femmes ) en informant Usbek de la nécessité de leur faire pratiquer cette subordination comme le montre le verbe modalisateur « il faut ». Zélis démontre ainsi que les femmes ont une nature libre. Elle joue toutefois le jeu de l'acceptation de la contrainte en la justifiant « dans ce temps critique où les passions.... ».

Elle dit ainsi que les femmes doivent être contraintes car elles sont incapables de dominer leurs passions et leur désir d'indépendance. Le discours de Zélis est donc double et subtilement ironique car elle dit l'inverse de ce qu'elle pense de sa propre nature.

Le paragraphe suivant illustre par des exemples cette nécessité de la subordination : le parallélisme de construction « Si nous n'y étions... » en tête des deux phrases montre l'éloquence de Zélis et sa capacité de nuance dans la réflexion (devoir (terme moral), penchant (terme qui renvoie à l'instinct naturel)).

Par le biais du conditionnel « pourrait/pourrions » elle nuance sa position.

Le « Mais » adversatif introduit une phrase dont le sujet est « les lois ». Le terme est vague et général et on ne sait si ces lois sont celles de la nature ou de l'homme. Ce sont vraisemblablement celles des hommes car elles entraînent l'exclusivité amoureuse. (phrase au présent qui s'affirme comme une généralité l.26/27, hyperbole « cent mille lieux »).

Le dernier paragraphe de ce mouvement débute par la nomination de « La nature ». Zélis évoque la nature des hommes (l'homme est un être de désir mais il est aussi un être insensible), celle des femmes (elle est identique à celle des hommes mais les femmes sont les instruments de la félicité des hommes et elles ne peuvent pas goûter à la paix « cet heureux état où nous les mettons »)

- Discours très construit qui argumente et montre que le locuteur (Zélis) réfléchit et pense : les femmes du sérail sont donc capables de réflexion et d'argumentation

- Discours général qui s'adresse à toutes les femmes en utilisant le présent de l'indicatif, présent de vérité générale

Utilisation d'un lexique abstrait tel que le terme « subordination » qui appartient au vocabulaire juridique, « instruments de félicité » qui montre la conscience de son infériorité

Zélis est donc capable de produire un discours argumenté pour défendre sa liberté et son indépendance de pensée.

### MOUVEMENT 3

De la ligne 37 à 50.

Ce troisième mouvement débute par l'adverbe « cependant » qui marque la nuance de la pensée dans le sens d'une opposition, d'une restriction. Ce passage est marqué par un changement de tonalité, de lexique et de syntaxe. L'ironie et l'émotion émanent bien plus que dans le mouvement précédent. On peut voir son ironie grâce aux champs lexicaux qu'elle utilise sans sa lettre comme celui de la possessivité et de la joie qui traduisent le fait qu'elle le méprise et l'encourage même à continuer son contrôle paradoxal sur sa vie. L'ironie affleure aussi à travers les hyperboles « mille plaisirs », l'antithèse « Dans la

prison même où tu me retiens, je suis plus libre que toi », « vécu/languir » Elle semble tirer même un certain plaisir à être contrôlée. Le lecteur peut donc envisager divers scénarios pour expliquer cette acceptation.

Zélis utilise la négation « ne t' imagine pas, ne te fie pas, tu n'as fait » pour montrer la dépendance d'Usbek. Il est en effet dépendant de sa jalousie « que je ne jouisse de tes inquiétudes ».

Elle passe de « nous » dans le mouvement 2 à « je » et à « tu » dans ce mouvement, ce qui suggère qu'elle ne le traite pas comme son maître mais d'égal à égal . En utilisant « cher » l.47 devant Usbek et en utilisant l'impératif « continue ». Elle est retenue contre son gré mais tout en l'acceptant elle revendique sa liberté. A la fin du paragraphe elle souligne son sarcasme et demande à Usbek avec un ton impératif « fait veiller sur moi » « ne te fie pas » à continuer son comportement à son égard. Enfin « je ne redoute rien que ton indifférence » est la dernière phrase de la lettre qui montre vraiment l'ironie dont fait preuve Zélis à l'égard d'Usbek. On peut considérer ce passage comme une déclaration d'indépendance et un retournement de situation. C'est une lettre subversive.

## Conclusion

De la lettre d'information à la proclamation subversive en passant par l'analyse philosophique, Zélis fait preuve dans ce texte d'une variété de ton surprenante. Elle analyse la situation des femmes en gardant le masque de la femme dominée et heureuse. Au cœur de ce texte, le terme de subordination est redéfini par une argumentation subversive. Le jeu de l'ironie, cher aux philosophes des Lumières et notamment à Voltaire, est un masque heureux pour échapper et contester un pouvoir despotique.

## Commentaire composé

### I. Une lettre argumentative, aux tons variés

- A. Une lettre intime et générale
- B. Une argumentation philosophique
- C. Une variété de tons séductrice et ambiguë

### II. pour revendiquer l'indépendance malgré la contrainte (la censure)

- A. Egalité homme/femme
  - B. L'ironie comme arme
  - C. Nature féminine redéfinie